

Ceci est mon chant. Ceci est mon corps.

AUTODAFÉ n.m. est un emprunt (1689, écrit en trois mots : auto da fé) au portugais auto (« acte », « jeu », au sens théâtral) da fe (« de la foi »), expression appliquée au supplice des hérétiques condamnés par le tribunal de l'Inquisition [...] Devenu synonyme de « supplice du feu », il a été appliqué au XIX^e s. à une destruction par le feu pour des raisons idéologiques. (*Dictionnaire historique de la langue française*).

Paris n'avait pas connu de couvre-feu, répétaient en boucle les journaux, depuis la guerre d'Algérie. Le feu couvait sous la cendre et n'attendait que d'être éteint. Les embrasements ne sont souvent que des feux de paille sans conséquence. Une mascarade où l'on joue à se faire peur, à provoquer la colère des passants. Au-delà du périphérique, des voitures étaient incendiées, des bibliothèques détruites. Des livres scolaires s'envolaient en fumée. La figure du patriarche de Ferney côtoyait les chapeaux difformes d'Amélie Nothomb. Les pages arrachées du *Dictionnaire philosophique* se consumaient aux côtés des derniers prix Goncourt. Une jeunesse exultait ; les verrous enfin avaient sauté, les plombs avaient fondu. Toute la littérature était renvoyée au caniveau, en une monstrueuse parodie de Nuit de la Saint-Jean. À moins qu'il ne se fût agi d'une reprise carnavalesque de la Saint-Barthélemy. En ce temps, on disait des grandes personnes qu'elles avaient un corps d'adulte dans un cerveau d'enfant. Bien peu osaient aller jusqu'à penser que les émeutiers pussent avoir un corps d'enfant dans un cerveau d'adulte. Et pourtant, quoi de plus rationnel que la tête d'un bourreau ? Les pyromanes se transformeraient bientôt en bombes humaines, avec l'implacable logique de ceux qui mènent « une Guerre de droit ou de force, d'une logique bien imprévue », comme l'écrivait Rimbaud. On pensait avoir enterré l'arbre du Bien et du Mal. Voilà que des pousses inattendues sortaient de terre comme

autant de fantômes sans os. Des cadavres tombés dans l'oubli refaisaient soudainement surface. Paris allait devenir un cimetière à ciel ouvert, un immense cachot éclairé par la lune.

De mon côté, j'avais choisi de séjourner aux portes de Paris, par pusillanimité sans doute, par confort aussi. Avec quelques amis de débauche, nous rejoignons à déambuler à la façon des poètes surréalistes, en quête d'on ne sait quel hasard objectif; ou mieux encore, l'on dérivait dans les effluves d'alcool, à la recherche des ombres errantes des penseurs situationnistes. André Breton avait bien traqué les magiciennes de jadis; Guy Debord avait réussi le prodige de démasquer les imposteurs d'hier et d'aujourd'hui. On se savait épié par des spectres, des soldats tombés en masse sous les barricades. On trinquait à la santé des communards et des Algériens de Charonne. On exultait. Quelle révolte était alors la nôtre, dans ce temps suspendu de l'Histoire? À quelle farce grotesque nous prêtions-nous? On pensait ne pas en avoir fini avec le dadaïsme, avec les cris hilares des adolescents qui ne veulent pas grandir. On organisait des happenings. On intentait des procès en fumisterie. À l'image des émeutiers – qu'un ministre de l'Intérieur avait, avec beaucoup d'humour, taxé de « sauvageons » – on masquait notre visage derrière des bas de soie pour intimider les passants. Un pistolet à eau en guise de pancarte. Des boules pointues pour tout slogan. La passion inquisitoriale de nos aînés gonflait notre sang. La violence du symbolique était notre seul *credo*. J'avais proposé, un soir de beuverie – je résidais alors rue de Nice, à deux pas du métro Charonne –, de brûler une à une les pages d'un des romans les plus détestables de l'année: *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq. L'avant-propos du livre m'avait paru tellement fumeux que l'idée que ces pages pussent être arrachées déclenchait en moi une ivresse sans nom. Je ne sais quel chant nous entonnions alors, en tournant autour d'une

casserole dans laquelle chaque page se consumait avec la beauté fragile d'une aile de papillon approchant la flamme.

Le 28 février 1766, le chevalier de la Barre est condamné à avoir la langue tranchée, à être décapité puis brûlé vif. Le chef d'accusation est implacable : mutilations de crucifix, chants impies et sacrilèges. Œil pour œil, langue pour langue. La mutilation lui sera épargnée. La décollation ne traînera pas. On brûlera un exemplaire du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire sur le bûcher. Je lirai des années plus tard, lors d'une visite de Yad Vashem, cette phrase de Heinrich Heine : « Là où l'on brûle des livres, l'on brûlera un jour des hommes. »

Les pages des livres brûlaient à toute vitesse. Je revois les antres caverneux que j'avais été obligé de me construire, à l'abri des regards et des bruits neufs. Une salle de bains, au premier étage d'un duplex que je partageais avec ma sœur. Une majeure partie de la *Recherche* y avait été lue, compulsivement. Une clairière, près d'un champ de maïs. Des toilettes souvent, où je rêvais comme le poète de sept ans d'élire refuge. Lits, fauteuils, bibliothèques. Hangars désaffectés, terrasses ombragées. Le feu, à tout instant, pouvait se déclarer. À Toulon, enfant, j'avais assisté à un incendie qui ne pouvait être, à mes yeux, que criminel. Les arbres calcinés étaient autant de feuilles tournées à la hâte. Les livres me semblaient moins receler des trésors que des possibilités d'en finir avec le monde. J'ai longtemps ignoré le sens de *pyromane*. On entendait parler, étrangement, de *pompier pyromane*. Je ne suis pas sûr de comprendre, encore aujourd'hui, le sens de cette expression.

De quand date ma lecture de Lucrèce ? À quel moment s'est imprimée en moi, comme marquée au fer rouge, les images de ces bûchers où l'on jetait le cadavre des pestiférés ? Pourquoi

est-ce le visage de Falconetti, l'actrice du *Jeanne d'Arc* de Dreyer, qui vient en surimpression de ces images de morts sacrificielles ? À ceux qui se seraient posé la question de mes funérailles, j'aurais aimé répondre : prière de ne pas incinérer. Les premières brûlures ne furent pas des blessures amoureuses, mais des cicatrices laissées vives par une consommation malade de pellicules. La nuit tombait, et la lumière irradiait. Sur un poste de télévision, sur un écran de cinéma. Dans ce lent cortège de spectres incandescents, je voyais défiler les figures d'Othello, de la reine Christine, des amants diaboliques, de Monica Vitti à Françoise Lebrun, d'Isabella Rossellini à Stromboli. Je pensais alors qu'il fallait sauver les noms de la destruction annoncée. Un film de Francesco Rosi m'attirait par son titre aussi brûlant que l'était pour moi la figure révoltée d'Anthony Delon : *Chronique d'une mort annoncée*. Si certains allaient prier contre l'orage, je me contentais d'épeler ces noms comme des talismans : Ingmar Bergman, Pier Paolo Pasolini, Jean Eustache, Orson Welles, Akira Kurosawa, Wim Wenders, Peter Greenaway, Jean-Luc Godard, Luis Buñuel, Werner Herzog, Rainer Werner Fassbinder. Et ces flambeaux éclairant la nuit encore obscure de mes désirs : *Le secret de Veronika Voss*, *Théorème*, *La maman et la putain*, *Tous les hommes s'appellent Ali*, *Los Olvidados*, *Le silence*, *Le ventre de l'architecte*, *La chambre verte*, *Le charme discret de la bourgeoisie*, *Blue Velvet*, *Vampyr*, *Le cabinet du docteur Caligari*, *Le mariage de Maria Braun*, *Les Mille et Une Nuits*.

Dans la série culte réalisée par David Lynch, un écran de télévision explosait fixe, et les ondes s'envolaient en un nuage de fumée. Les écrans d'ordinateurs, qui allaient alors supplanter les grands écrans, allaient définitivement nous séduire avec leurs applications de distorsion du flux optique. Les Haschischins prendraient le contrôle de nos rétines, et c'en serait fini de ce feu qui se consume sous l'écorce des pierres. Il faut dater de la